

LEONIS
LE TALISMAN DES PHARAONS

MARIO FRANCIS

Leonis
Le Talisman
des pharaons

LES  INTOUCHABLES

Les Éditions des Intouchables bénéficient du soutien financier de la SODEC, du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec, du PADIÉ et sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.

LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES

1463, boulevard Saint-Joseph Est

Montréal, Québec

H2J 1M6

Téléphone : (514) 526-0770

Télécopieur : (514) 529-7780

info@lesintouchables.com

www.lesintouchables.com

DISTRIBUTION : PROLOGUE

1650, boulevard Lionel-Bertrand

Boisbriand, Québec

J7H 1N7

Téléphone : (450) 434-0306

Télécopieur : (450) 434-2627

Impression :

Infographie et maquette de la couverture : Benoît Desroches

Illustration de la couverture : Emmanuelle Étienne

Dépôt légal : 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions des Intouchables, 2004

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 2-89549-138-0

À mon fils

LA MARQUE DU LION

Depuis cinq ans, Leonis, le fils du scribe Khay, faisait souvent le même cauchemar. En fait, ce n'était pas seulement un mauvais rêve. Il s'agissait aussi d'un douloureux souvenir qui revenait le tourmenter presque toutes les nuits. Il voyait sa petite sœur Tati se débattant de toutes ses forces pour échapper à la poigne ferme de l'homme à qui elle venait d'être vendue. Dans son sommeil, Leonis distinguait le sourire satisfait du gros marchand, qui était parvenu à obtenir cette vigoureuse petite fille de six ans en échange de quelques produits. Plus Tati se démenait et plus l'homme souriait. Dans son rêve, tout comme il l'avait fait dans la réalité ce jour-là, Leonis tentait de briser les liens qui le retenaient. Il hurlait comme un fou, les larmes aux yeux, la rage au cœur, impuissant à porter secours à son adorable petite sœur. On allait lui faire du mal et il n'y

pouvait rien, lui qui s'était pourtant promis de veiller sur elle, même au-delà du royaume des Morts. Lorsqu'il l'avait vue disparaître derrière la muraille du porche extérieur, il avait eu si mal qu'il en était tombé à genoux, mou et pâle comme un morceau d'étoffe.

Ce matin-là, donc, le cauchemar était pareil à tous ceux qu'il avait faits depuis ce jour maudit. Leonis s'éveilla en sursaut, le corps en sueur et les joues ruisselantes de larmes. Il mit un peu de temps à comprendre où il se trouvait. De puissants ronflements lui rappelèrent bientôt qu'il était couché sur le sol d'une misérable construction avec trois de ses compagnons d'infortune. En effet, Leonis logeait maintenant dans une hutte, sur le gigantesque chantier où l'on construisait le palais d'Esä.

Leonis se leva, essuya ses larmes du revers de la main et, d'un pas feutré, il gagna la fenêtre. La lumière du soleil levant faisait miroiter le fleuve. La saison de l'inondation tirait à sa fin, et le Nil réintégrait lentement son lit. Au loin, quelques barques de pêcheurs sillonnaient déjà les flots tranquilles. En regardant le Nil, le garçon avait du mal à croire que ce fleuve avait été témoin des jours merveilleux de son enfance à Thèbes. Thèbes était si loin maintenant! Les moments de bonheur aussi...

L'enfant n'avait que huit ans lorsqu'il était devenu orphelin. Son père et sa mère étaient morts pendant un voyage: la barque qui les emportait avait chaviré et ils s'étaient noyés dans le grand fleuve. Le père de Leonis était le scribe attitré de Neferabou, un riche propriétaire terrien de la région de Thèbes. Le vieux Neferabou aimait bien Khay et sa famille. À cette époque, Leonis vivait heureux dans une belle maison entourée d'un vaste jardin. Il y jouait, à l'ombre des arbres, avec sa petite sœur. Autour d'eux, il y avait des coquelicots, des lauriers-roses et des jasmins fleuris. Certains jours, Leonis se réfugiait dans la fraîcheur du pavillon pour étudier les écritures. Cette petite construction se trouvait juste à côté de la piscine où il se baignait si souvent. En fermant les yeux, Leonis revoyait son père assis en tailleur, un rouleau de papyrus déployé sur ses genoux. Il se remémorait la main habile de Khay qui traçait sur le papyrus d'intrigants symboles à l'aide d'un jonc effilé. Leonis était doué et il apprenait rapidement tout ce que son père lui enseignait. À la mort de ses parents, il savait déjà écrire. Il voulait devenir scribe, lui aussi. Mais le destin en avait décidé autrement.

Après la mort de Khay et de son épouse Henet, Neferabou avait bien veillé sur les

enfants de son regretté scribe. Mais, un an plus tard, le vieil homme avait lui aussi rejoint le royaume des Morts. Le fils de Neferabou n'avait pas la générosité de son père. C'était un individu insensible qui avait toujours été jaloux du respect et de l'affection que Neferabou avait pour Khay. Quelques jours après la fermeture du tombeau du défunt maître, Pendoua, son cruel fils, devint son successeur. Un matin, il convoqua Leonis dans le jardin. À part Pendoua et deux domestiques, il y avait dans la cour six hommes que Leonis ne connaissait pas. Sur les dalles de l'allée, près des colonnes aux vives couleurs qui ornaient l'entrée de la belle demeure, diverses marchandises avaient été entassées. Il y avait là des récipients de miel, des jarres de vin et d'huile, des boisseaux d'orge et d'épeautre. L'un des domestiques examinait scrupuleusement un jeune bœuf appartenant aux étrangers. Leonis ne vit rien d'inhabituel dans cette scène. Il sortit donc dans le jardin en souriant. Il pensait que Pendoua avait besoin de lui pour entreposer ces quelques produits dans les greniers. Car Leonis, même s'il était bien jeune, n'avait jamais vécu en paresseux dans la demeure de Neferabou ! Il avait toujours participé aux tâches quotidiennes du domaine avec le plus grand plaisir. Il aimait travailler. Khay était

bien fier d'avoir un fils comme lui. Neferabou, le généreux maître, affirmait même que Leonis était le plus vaillant des garçons de Thèbes! Donc, ce matin-là, Leonis ne se doutait pas qu'il était sur le point de vivre l'un des plus déchirants moments de sa jeune existence. Il n'aurait pu croire, après avoir tant pleuré la mort de ses parents, que de grandes souffrances l'attendaient encore.

Pendoua avait ordonné à Leonis de retirer sa tunique et de se tenir debout au milieu de l'allée. Leonis avait trouvé cette requête étrange, mais il avait fait ce que Pendoua lui demandait. Un homme s'était approché de lui. D'une main brusque, il lui avait tâté les bras, les cuisses et le ventre. L'étranger avait longuement posé sa main sur la poitrine de Leonis pour apprécier la régularité des battements de son cœur.

— Tu es un bien solide gaillard! avait dit l'étranger sur un ton jovial. Quel est ton nom?

— Je suis Leonis! Le fils du scribe Khay! avait répondu le petit avec fierté.

— Très bien! Est-ce que tu es souvent malade, Leonis?

— Jamais, monsieur! Le maître Pendoua pourra vous le dire! Je cours trrrrrès vite! Je saute trrrrrès haut! Et je suis trrrrrès fort

pour un petit garçon ! Je peux porter ma petite sœur Tati sur mes épaules et courir trrrrrès longtemps ! Je peux même faire ceci...

Leonis s'était penché vers l'avant et avait posé ses paumes sur le sol pour exécuter une cabriole parfaite. L'étranger avait observé l'acrobatie en riant. Il avait ensuite demandé :

— Tu aimes bien jouer, mon garçon ! Est-ce que tu aimes aussi travailler ?

— Bien sûr, monsieur ! Cette année, après la crue du grand fleuve, j'ai conduit les moutons dans les champs pour qu'ils enfouissent les semences en piétinant la terre ! L'année dernière, j'ai aidé à rentrer l'orge et le blé dans les silos à céréales ! J'aime travailler, monsieur ! Le maître Pendoua n'a qu'à demander et Leonis travaille sans se plaindre !

L'homme avait regardé Pendoua et celui-ci avait acquiescé de la tête avec un sourire mielleux. L'étranger avait ensuite demandé à Leonis d'ouvrir la bouche. Le garçon s'était exécuté en pouffant de rire. Il trouvait cette situation un peu embarrassante. Il était nu au milieu du jardin et l'on procédait à l'examen de son anatomie. Malgré tout, il éprouvait de la reconnaissance pour Pendoua. Ce dernier voulait sans doute vérifier la santé de Leonis pour le faire soigner si quelque chose n'allait

pas. L'enfant pensait que le nouveau maître du domaine voulait prendre soin de lui comme Neferabou l'avait si bien fait. Pendoua et l'homme qui examinait Leonis avaient ensuite discuté de l'étrange dessin pourpre qui marquait le dos du garçon à la hauteur des épaules. Il s'agissait d'une tache de naissance de la grosseur d'un poing d'homme. Cette marque représentait, avec une étonnante précision, un lion dressé sur ses pattes arrière. Pendoua avait rassuré l'étranger en lui disant que ce signe avait toujours été là et qu'il ne s'agissait pas d'une blessure ni d'une quelconque maladie de la peau. En riant, il avait même ajouté que, puisque cet enfant portait la marque de la déesse-lionne Sekhmet, il ne pouvait y avoir de doute sur sa vigueur. L'étranger avait eu un sourire satisfait. Il avait fait un signe de la tête à un colosse qui se trouvait avec eux dans le jardin. Le gros homme s'était approché de Leonis pour l'agripper et lui attacher les poignets derrière le dos. Leonis ne s'était pas débattu. Il n'avait pas compris tout de suite ce qui lui arrivait. Pendoua et l'étranger avaient discuté à voix basse pendant un moment, puis Pendoua avait crié :

1. DEBEN: MESURE DE POIDS (OR, ARGENT OU CUIVRE) ÉQUIVALANT À 90 GRAMMES. LES ÉGYPTIENS UTILISAIENT LE DEBEN DANS LEURS TRANSACTIONS COMMERCIALES.

— Comment? dix debens¹ de cuivre et un bœuf trop maigre pour un esclave qui en vaut au moins le double! Tu as vu ses dents comme elles sont belles! Tu as vu sa peau comme elle est saine et cuivrée! Ses cheveux sont de la soie noire! Je l'ai toujours bien nourri! Il est vaillant, il est jeune et il est instruit sur les écritures!

L'autre homme avait encore marchandé, la discussion avait continué avec animation, mais Leonis n'écoutait plus. Il venait de comprendre avec horreur que l'ignoble Pendoua voulait le vendre à ces gens! Leonis était accablé. Ses liens lui sciaient la peau. Le nœud était bien serré et le colosse le retenait par le long bout de corde qui en dépassait. L'énergie du gamin était revenue lorsqu'il avait vu sa petite sœur sortir de la maison. Une servante qui avait l'air bien triste la tenait par la main. Tati souriait. Elle avait même poussé un petit cri de joie lorsqu'elle avait aperçu le bœuf qui broutait l'herbe du jardin. Leonis avait hurlé:

— Tati! sauve-toi, Tati! Ces gens-là sont très vilains! Ils vont te faire du mal!

Leonis avait tenté de s'élançer vers la petite, mais la corde, retenue par la poigne solide du colosse, l'en avait empêché. Il s'était débattu comme un fou. Il frappait son gardien avec ses pieds et avec sa tête. Il essayait de

le mordre, il criait de toutes ses forces et il donnait sur la corde de si vives secousses que ses poignets lacérés saignaient sur ses liens. La pauvre Tati, en voyant son frère dans une telle furie, avait vite pris conscience que quelque chose ne tournait pas rond. Elle s'était mise à pleurer et elle avait lâché la main de la servante pour s'enfuir vers le pavillon de la piscine. La servante l'avait vite rattrapée. Tati se débattait avec autant de vigueur que Leonis. Pendoua se frottait les mains de satisfaction. La fureur des enfants de Khay devant les marchands ne faisait qu'augmenter leur valeur !

Leonis ne se souvenait pas du marché que l'ignoble Pendoua avait finalement conclu en ce qui le concernait. En revanche, il se rappelait que sa sœur avait été vendue pour presque rien : quelques boisseaux d'orge et huit jarres d'huile de lin. C'était bien peu pour cette petite fille qui, dans le cœur de son grand frère, valait plus que tous les trésors d'Égypte.

Leonis avait maintenant quatorze ans. Et, de la fenêtre de la petite hutte, il regardait le soleil se lever en se demandant si, de l'endroit où elle se trouvait à présent, sa sœur Tati regardait aussi l'astre du jour qui grimpait dans le ciel. Leonis fut tiré de ses songes. Derrière lui, il y avait du mouvement dans

la hutte. Les autres esclaves commençaient à s'éveiller. Quelqu'un eut un long bâillement qui ressemblait au cri d'un canard blessé. Leonis reconnut la voix de Montu, son meilleur ami. D'une voix moqueuse, il dit, à l'adresse de ce dernier :

— Debout, Montu, esclave fainéant ! Nous avons un palais à construire pour la gracieuse fille de Pharaon !

Pour toute réponse, Montu lâcha un long pet sonore. Les deux amis se mirent à rire. Iby, l'un des quatre occupants de la petite baraque, répliqua à son tour avec un vent encore plus tonitruant que celui de Montu. Les rires décuplèrent mais, fidèle à son habitude, Ynomep, le quatrième membre du groupe, ne bougea même pas le petit orteil. Couché sur le dos sur une mince natte, il ronflait, la bouche grande ouverte. Dans la pénombre, Leonis posa son index sur ses lèvres. Les autres tentèrent de garder le silence malgré les ricanements qui gonflaient leurs joues. Leonis allait faire sa parfaite imitation de Hapsout, l'un des contre-mâtres du chantier. Leonis s'accroupit auprès du dormeur et, d'une voix criarde, il fit :

— Ynomep ! Oh ! Ynomep ! misérable créature qui ne vaut même pas le prix de sa tunique dégoûtante ! Réveille-toi, paresseux ! Les pierres du palais ont plus de vie que toi !

Ynomep ouvrit des yeux remplis d'effroi. Il ne prit pas le temps de regarder si c'était bien Hapsout qui venait de le tirer du sommeil. En quelques secondes, il avait bondi de sa natte pour aller se recroqueviller sur le sol de terre dans un coin de la baraque. Les mains sur la tête et la tête entre les jambes, il pleurnichait :

— Non ! pas le bâton ! pas le bâton ! pas le bâton ! Hapsout est bon, beau et intelligent ! Ynomep n'est qu'un stupide lourdaud ! Ne me battez pas ! Pas le bâton ! Soyez charitable ! Je vais bien travailler !

Leonis, Montu et Iby éclatèrent de rire. Ynomep leva sur eux des yeux incrédules. Les lueurs de l'aube étaient encore bien faibles, mais il constata que Hapsout n'était pas là. C'était encore un tour de Leonis ! Il s'était encore fait prendre ! Ynomep ressentait un mélange de gêne et de soulagement. Il soupira et se mit à rire à son tour.

— Vous allez voir, bande de petits futés ! dit-il entre deux gloussements. La nuit prochaine, j'aurai ma revanche !

— Il faudrait pour cela que tu réussisses à t'endormir après nous, répondit Leonis. Les hippopotames vont pondre des œufs avant que ça arrive !

La réplique fit rire tout le groupe. Ynomep se leva et se mit à poursuivre Leonis dans

l'espace limité de la hutte. Il était plus grand et plus lourd que son espiègle camarade. Leonis, pour sa part, avait la vivacité d'un chat. Les bras croisés, il restait sur place en attendant que son ami le rejoigne. Quand Ynomep tendait les bras pour l'attraper, Leonis se défilait avec une rapidité telle que ses mains ne saisissaient que de l'air. Le jeu dura quelques minutes et Ynomep, essoufflé, décida d'abandonner. Il se laissa tomber sur le sol en secouant la tête.

— Je n'y arriverai jamais ! Tu es vraiment trop vif, mon ami ! Tu pourrais dépasser une flèche, tellement tu es rapide !

— Toi aussi, tu pourrais dépasser une flèche, Ynomep, répondit Leonis avec un petit sourire en coin. Toutefois, il faudrait que cette flèche soit solidement plantée dans la terre !

La rigolade continua de plus belle.

Ainsi étaient les matins dans la petite hutte que partageait Leonis, le fils de Khay, avec ses trois amis. Même si la vie sur le chantier du palais d'Esa n'avait rien de très joyeux, on pouvait parfois entendre l'écho de quelques rires moqueurs dans le silence de l'aube.